CD. coffret. Renata Tebaldi : Voce d’angelo, the complete Decca recordings (66 cd Decca)



CD. coffret. Renata Tebaldi : Voce d’angelo, the complete Decca recordings (66 cd Decca). *Elève de Carmen Melis, diva de La Scala de Milan, la jeune Renata débute dans le rôle d’Elena de Mefistofele en 1944, elle a 22 ans (plus tard en 1958 pour Decca justement, elle chantera sous la direction de Tulio Serafin à Rome, le rôle de Marguerite, offrant à l’héroïne sacrifiée sa chair angélique dans une fresque orchestrale pleine de souffle et de ressentiment goethéen…). Puis à 24 ans, c*‘est le chef Arturo Toscanini antinazi convaincu, qui deux ans plus tard (1946) lance sa prodigieuse carrière pour le concert de réouverture de La Scala. Le maestro lui fait apprendre le rôle titre d’Aida dès 1950 (avec del Monaco : c’est un triomphe). Plus qu’en Europe, c’est principalement à New York que La Tebaldi s’impose ensuite sans faiblir jusqu’en 1973 ! La diva enchaîne les prises de rôles, surtout véristes dont Adrienne Lecouvreur montée pour elle avec Franco Corelli… Le rythme est trépidant et l’usure de la voix menace : en 1959 à 37 ans, Tebaldi doit cependant modérer ses engagements pour se reposer… La soprano ne fut guère bellinienne, – comme une Sutherland plus tard. Elle avait pourtant la noblesse et la pureté des aigus : mais Tebaldi s’intéresse à Verdi et surtout à ses successeurs italiens : Puccini et les véristes

(Mascagni, Cilea, Ponchielli…). Cet ange descendu du ciel aurait-elle néanmoins un grain de voix adapté pour les rôles très dramatiques ? c'est là qu'elle rejoint Maria Callas.

Tebaldi, l'ange tragique

Au regard de ce coffret évidemment incontournable, la voix d'ange, vraie rivale de Callas sur le plan expressif et esthétique, Renata Tebaldi, fut surtout une … vériste ; moins la verdienne étincelante comme on aime nous la présenter exclusivement. Ici 27 opéras intégraux l'attestent. Certes la voix d'ange comme il est rappelé sur le coffret, saisit par sa pureté d'émission : la cantatrice avait tout autant un tempérament ardent, prête à déclamer avec une expressivité ciselée. De même ses Puccini diamantins confirment l'aisance et l'éclat d'une voix étincelante et inoubliable pour ceux qui l'ont écoutée sur scène (Mimi ici en 1951, 1959 ; Butterfly de 1951 et 1958 ; Manon Lescaut de 1954…), et qui eut pour partenaires dans les années 1950 / 1960 : en particulier l'excellent et solaire Carlo Bergonzi (Rodolfo de La Bohème, ou Pinkerton de Madama Butterfly, Radamès d'Aida), Mario del Monaco (Dick Johnson de la Fanciulla del West, Radamès d'Aida, Manrico du trouvère), Fernando Corena… L'importance des opéras véristes est d'autant plus pertinente qu'elle nuance l'image de la cantatrice blanche, désincarnée, céleste…



Qu'il s'agisse de sa subtile Adriana Lecouvreur (1961, à la déclaration digne et tragique propre aux grandes actrices sur la scène du théâtre), surtout de **l'éblouissante Gioconda**, sur le livret de Boito (1967, pour nous un accomplissement inégalé à ce jour, d'autant que sous la direction de Lamberto Gardelli, Tebaldi chante Gioconda avec des graves riches, aux côtés de Nicolai Ghiuselev, Marylin Horne, Carlo Bergonzi…), surtout son rôle de **Marguerite dans Mefistofele d'Arigo Boito** (1958), La Tebadli assure un chant plein, expressif proche du texte, d'une déclamation troublante parce que pure et aussi articulée : son style, sa musicalité rayonnent. Sa **Tosca** confirme l'étendue d'une voix qui savait être puissante et tragique voire sombre (le coffret réunit ses deux emplois dans le rôle de Floria, 1951 et 1959) : c'est là que la comparaison avec la Callas paraît incontournable : elle révèle deux natures lyriques égales, indiscutables, deux conceptions distinctes tout autant cohérentes l'une et l'autre… Ses trois rôles les plus tardifs étant ici Il Trittico de Puccini (Giorgetta, Suor Angelica, Lauretta)1962), La Wally (1968), Un ballo in maschera (Amelia, 1970 aux côtés de Luciano Pavarotti). Ce dernier formera ensuite un duo tout autant légendaire avec Joan Sutherland toujours pour Decca, dans le sillon ouvert par la sublime Tebaldi.

Pour les 10 ans de sa disparition, Decca a bien raison de rééditer l'intégrale des opéras (et récitals thématiques) devenus mythiques à juste titre, d'autant que le duo qu'elle forme avec Mario del Monaco (la félinité mordante du timbre), avec Carlo Bergonzi (au style musical d'une élégance princière absolue) est un modèle inoubliable de musicalité comme d'intelligence expressive. Quelle autre diva d'une telle trempe peut revendiquer des partenariats aussi convaincants ?

Coffret événement. Cadeau idéal pour les fêtes 2014.

CD. coffret. Renata Tebaldi : Voce d'angelo, the complete Decca recordings (66 cd Decca).66 cd Decca 478 1535

Marco Guidarini dirige Mefistofele de Boito à Prague



Prague, 22 janvier>29 mai 2015. Boito : Mefistofele. Marco Guidarini. La genèse du Mefistofele (1868-1881) de Boito est longue et difficile : à chaque reprise après l'échec retentissant de la création initiale (5h de spectacle!) à La Scala de Milan en 1868, Boito comme dépassé par un trop plein d'idées formelles, recoupe, taille, réécrit en 1875, 1876 enfin en 1881, dévoilant la formation que nous connaissons. Dès le prologue -conçu comme un final symphonique exprimant la souveraineté de Mefistofele parmi les anges et les chérubins soumis-, le souffle goethéen porté par le livret rédigé par le compositeur lui-même, saisit : violence, passion, lyrisme échevelé sont au diapason et à la hauteur du mythe littéraire. Ne serait-ce que pour cet ample portique qui atteint le

grandiose palpitant d'une cathédrale, la partition sait enchanter avec une redoutable efficacité, entre l'opéra et l'oratorio (un clin d'oeil au final du premier acte de Tosca de Puccini, lui aussi sur le thème d'un vaste Te Deum atteint la même surenchère chorale et orchestrale, voluptueuse, terrifiante et spectaculaire).

Le Faust de Boito, 1868-1881

Dans le Prologue – fresque orchestrale inouïe, aux dimensions du Mahler de la Symphonie des mille, Boito souligne le démonisme de Mefistofele qui méprisant l'homme et sa nature corruptible, jure en présence des créatures célestes, de précipiter le vertueux Faust, tout philosophe qu'il soit. va-t-il pour autant réussir ?



Synopsis, argument. Empêtré par les tableaux divers du roman homérique de Goethe, Boito respecte tant bien que mal le fil de la narration originelle où peu à peu le docteur Faust pourtant conscient des limites de l'homme et de sa nature, s'enfonce dans les tourments de la tentation et de l'expérience sensorielle. A Francfort pendant la fête de la Résurrection, Faust qui célèbre l'avènement du printemps accepte l'offre du démon Mefistofele face aux miracles et prodiges dont il sera bénéficiaire (Acte I). Au II, alors que Mefistofele détourne la duègne Marta, Faust peut roucouler avec Marguerite en son jardin d'amour. Très vite, le revers tragique d'une vie insouciante montre ses effets effrayants : au III, c'est la visite de Faust coupable dans la prison de Marguerite, incarcérée pour avoir commis un double meurtre : empoisonner sa mère (pour que son amant la visite) et noyer son enfant ! Mais Mefistofele se souciant de la seule chute

morale de Faust entraîne son sujet passif dans le sabbat des sorcières, où paraît surtout l'irrésistible Hélène, la plus belle femme du monde à laquelle Faust désormais ensorcelé voue son âme (IV).
Malgré tous ces prodiges où tout est offert au philosophe : amour, richesse, joyaux et femme sublime, … le coeur du docteur n'est pas apaisé : au ciel, il destine sa vraie nature… morale. Mefistofele avouant sa défaite finale, éclate d'un rire sardonique. Ainsi l'opéra mephistophélique débute sur l'apothéose du Démon puis s'achève par son rire sardonique.

La partition est l'une des plus ambitieuses de son auteur dont le génie dramatique se dévoile sans limites : Boito après avoir dans sa jeunesse militante conspué le théâtre de Verdi, devient son librettiste préféré, réalisant la construction d'Otello et de Falstaff (les ultimes chefs d'oeuvre de Verdi) et surtout reprenant l'architecture complexe de Simon Boccanegra. Mefistofele profite évidemment du travail de Boito avec Verdi.

Agenda : Mefistofele de Boito à l'Opéra de Prague



L'excellent chef italien, symphoniste, bel cantiste et tempérament lyrique, **Marco Guidarini,** dirige à l'Opéra de Prague (Narodni Divadlo) Mefistofele de Boito, en janvier, février et mars 2015 : s**oit au total 8 représentations à l'affiche pragoise : 22,24 et 30 janvier, 5 et 22 février puis 10 mars 2015 (puis le 15 avril et le 29 mai 2015).** La

direction du maestro cofondateur du récent Concours Bellini (dont il assure la sélection des lauréats) est l'atout majeur de cette nouvelle production praguoise.

Réservez votre place pour cet événement d'un raffinement orchestral flamboyant sur **le site de l'opéra de Prague / narodni-divadlo.**

cd



La version enregistrée sous la direction de Tulio Serafin à Rome en 1958 fait valoir la sensualité raffinée de l'orchestration comme son souffle épique dès le prologue (domination du démon sur la cohorte des anges et des Chérubins), la cour d'amour entre Faust et Marguerite, le sabbat orgiaque et le culte d'Hélène…) : Renata Tebaldi chante Marguerite aux côtés de Mario del Monaco (Faust) et Cesare Siepi (Mefistofele). Decca. L'intégrale de l'opéra Mefistofele est l'objet d'une réédition événement au sein du coffret réunissant tous les enregistrements de **Renata Tebaldi** pour Decca : « Reanta Tebaldi, Voce d'angelo, The complete Decca recordings, 66 cd (1951 (La Bohème, Madama Butterfly), Un Ballo in maschera (1970).

Festivals, contrats. Salzbourg, festival de Pentecôte. Cecilia Bartoli directrice artistique jusqu'en 2021



Festivals, contrats. Salzbourg, festival de Pentecôte. Cecilia Bartoli directrice artistique jusqu'en 2021. La cantatrice romaine, mezzo défricheuse chez Decca, a signé le renouvellement de son contrat comme directrice artistique du festival de Pentecôte de Salzbourg (Salzburg Whitsun Festival) jusqu'en … 2021. Cecilia Bartoli a édité deux récents albums consacrés chacun à des compositeurs oubliés pourtant valeureux « Mission » malgré son visuel crâne rasé ciblait la résurrection d'Agostino Steffani, un compositeur diplomate égal de Handel ; et le dernier « St-Petersburg » rend service aux auteurs italiens employés par les Tsarines au XVIIIè (Araia, Raupach, Manfredini, aux côtés du plus célèbre Cimarosa). En 2014, elle a chanté Desdemona dans Otello de Rossini avec un feu vocal plutôt convaincant…



Cette année du 22 au 25 mai 2015, le festival de Pentecôte à Salzbourg, historiquement orienté vers les répertoire baroques et classiques, affiche Handel en version de concert et Gluck dans une nouvelle production : au programme de mai 2015 : Diego Fasolis et I Barrochisti jouent 2 opéras. Le premier est le temps fort de l'édition de Pentecôte 2015 : **Iphigénie en Aulide de Gluck les 22 et 25 mai 2015** (mise en scène : Patrice Caurier et Moshe Leiser, avec Cecilia Bartoli), c'est l'opéra qui impose à Paris le chevalier Gluck à partir d'avril 1774 ; le second opéra, en version de concert, le chef d'oeuvre **Semele de Handel** (avec Cecilia Bartoli) ; puis récital Handel par Philippe Jaroussky et Nathalie Stutzmann (le 24 mai) ; enfin un gala de clôture comprenant une distribution exceptionnelle dont Anna Netrebko, Juan Diego Florez (Purcell, Gluck, Haydn, Offenbach, le 25 mai, la billetterie est fermée, le concert est déjà complet).

Avec le recul, rien de neuf à la Pentecôte à Salzbourg : il reste curieux que Cecilia Bartoli toujours innovatrice en matière de programme discographique (et dans les concerts de la tournée qui suivent ou entourent la sortie de ses nouveaux cd) n'ait proposé aucun réel événement d'envergure à Salzbourg en 2015. Pause artistique ou essoufflement précoce ? Outre un manque de souffle et de renouvellement artistique, l'événement risque aussi de devenir élitiste au regard de sa confidentialité et du prix moyen des places. A l'époque du numérique et des medias nouveaux, les festivals qui prendront l'initiative de l'e-diffusion sauront se régénérer. Mais cela ne suffit, il faut encore que leur programmation produise de réels événements musicaux. Dans ce sens, le choix des metteurs en scène, Caurier/Leiser, déjà vus antérieurement pour un Giulio Cesare assez encombré et fourre-tout, pourrait

emplomber l’avenir du festival de Pentecôte, sauf si les deux scénographes se renouvellent totalement. A suivre d’ici mai 2015.

VISITER le site du festival de Pentecôte de Salzbourg

Crédit photographique : Markus Hinterhäuser, directeur artistique du festival estival de Salzbourg et Helga Rabl-Stadler, Présidente du festival de Salbourg encadrent Cecilia Bartoli, directrice artistique du festival de Pentecôte de Salzbourg. © SF/J.Stix

---

CD, annonce. La Lucia de Diana Damrau (début février 2015 chez Erato)



CD, annonce. Diana Damrau chante Lucia di Lammermoor (2 cd Erato à paraître début février 2015). Sur un fond décoratif qui cite l'Ecosse baroque de la fin du XVIIè, – châteaux dans la brume et fontaine hantée (2è tableau du I)-, le drame de Lucia prépare pour la chanteuse qui s'expose un rôle particulièrement éprouvant, qu'elle soit amoureuse enivrée mais inquiète (à la fin du II pour l'échange des anneaux du serment avec son aimé Edgardo), ou surtout détruite et humiliée (fin du II, par le même Edgardo qui assiste impuissant mais haineux aux noces de sa fiancée avec un autre, Arturo). Le III est l'acte de la sublimation des passions : le sacrifice de cette soeur donnée pour sauver l'honneur et la fortune des Ashton par un frère bien peu avenant (Enrico, le baryton méchant), inspire à l'héroïne une scène entre l'horreur et l'inconscience. Lucia qui a tué ce mari récent qu'elle n'aimait pas (Arturo, imposé par son frère) déambule en une scène de folie inoubliable… (2ème tableau du III), avant qu'Edgardo fou de douleur, apprenant la mort de Lucia, se suicide : les amants romantiques à l'opéra n'ont jamais eu d'issue positive.

Entre la jeune femme encore fière et combattive surtout enamourée du II, puis la sacrifiée devenue criminelle et folle dans le second tableau du III, le soprano tendre et intense de Diana Damrau assure idéalement les défis du rôle, l'un des plus difficiles du bel canto préverdien. En plus de la ligne bellinienne de sa scène de folie, il faut aussi ajouter une dose de réalisme plus brutal et direct, propre à Donizetti.

Enregistré sur le vif à Munich en juillet 2013, cette nouvelle version fera date sous la baguette de Jesus López-Cobos : aux côtés de la bouleversante Diana Damrau (si époustouflante l'an dernier dans La Traviata à la Scala de Milan, dans la mise en scène du provocateur rebelle Dmitri Tcherniakov), Ludovic

Tézier dans le rôle du frère froid et cynique, et de Joseph Caleja dans celui de l'amant héroïque confirment la haute tenue vocale de cette **nouvelle production annoncée au disque début février 2015**. Critique complète du double cd Lucia di Lammermoor de Donizetti par Diana Damrau dans le mag cd dvd livres de classiquenews, au moment de la sortie du coffret.

Gaetano Donizetti : Lucia di Lammermoor. Diana Damrau (Lucia), Ludovic Tézier (Enrico Ashton), Joseph Calleja (Edgardo Di Ravenswood), David Lee (Lord Arturo Bucklaw), Nicolas Testé (Raimondo Bidebent), Marie Mclaughlin (Alisa) & Andrew Lepri Meyer (Normanno). Munchener Opernorchester. Jesus Lopez-Cobos, direction (enregistrement réalisé en juillet 2013 à Munich). 2cd Erato 2564621901.

Isabelle Druet chante les morts du Pays où se fait la guerre…



Poitiers, TAP. Le 14 décembre 2014, 17h. Au Pays où se fait la guerre…. Saintes, Venise… les escales de ce programme hors normes sont déjà prometteuses mais pas uniques puisque le concert est l'objet d'une tournée en 2015. Privilégiant les compositeurs « romantiques français », le choix des partitions évoque surtout le destin d'un soldat de la grande guerre (1914-1918), centenaire oblige, à travers des témoignages

directs ou par le regard de ses proches ou de sa famille. En vérité le prétexte martial et sanglant, intéresse aussi d'autres conflits et d'autres époques que le premier conflit mondial, remontant le curseur chronologique jusqu'aux événements de 1870… Voici assurément le meilleur spectacle spécialement écrit pour célébrer la Grande Guerre.

Ainsi de Jacques Offenbach à Nadia Boulanger, de très nombreux styles et auteurs sont sollicités : Cécile Chaminade, Benjamin Godard (sublime mélodies intitulée Les Larmes), Henri Duparc, Claude Debussy ou le désormais inévitable Théodore Dubois, académique audacieux que le Palazzetto Bru Zane à Venise a été bien inspiré de ressusciter récemment. Pourtant pas de référence à Albéric Magnard, auteur majeur qui a péri sous les armes (Tours en a fait heureusement un auteur favori régulièrement joué : Bérénice, Hymne à la justice)… Les quatre séquences du programme : le départ, au front, la mort, en paradis, évoquent le chemin de croix du guerrier par un chant instrumental préalable, celui de la formation requise : quatuor avec piano (Bonis, Fauré deux fois, enfin Hahn). Grande Duchesse de Gérolstein ou veuve d'un colonel (La vie parisienne), la mezzo Isabelle Druet endosse avec une verve mûre, les facettes de ses personnages; celle qui fut à Versailles, une Clorinde tragique et tendre chez Campra, retrouve dans ce programme romantico-moderne, les accents pudiques de l'hommage aux victimes sacrifiées sur les champs de bataille. Le titre du concert emprunte à la mélodie de Duparc « Au pays où se fait la guerre », sublime prière intérieure dont l'intensité égale la profondeur. Une traversée dans des paysages sombres mais dignes à laquelle les instrumentistes du Quatuor Giardini apportent des contours tout aussi suggestifs et recueillis.

Poitiers, TAP. Dimanche 14 décembre 2014, 17h. « Au pays où se fait la guerre ». Durée approximative : 1h15 (hors entracte).

avec

Isabelle Druet, mezzo soprano

Quatuor Giardini

David Violi, piano

Pascal Monlong, violon

Caroline Donin, alto

Pauline Buet, violoncelle

Programme

1/ LE DÉPART

Mel BONIS : Quatuor avec piano n°1 op. 69 : Finale

Jacques OFFENBACH : La Grande Duchesse de Gerolstein

Ah que j’aime les militaires

Cécile CHAMINADE : Exil

Jacques OFFENBACH : La Grande Duchesse de Gerolstein : Couplets du sabre

2/ AU FRONT

Gabriel FAURE : Quatuor avec piano op.45 : Allegro molto

Gaetano DONIZETTI : La fille du régiment : pour un femme de mon rang…

Benjamin GODARD : Les Larmes

Henri DUPARC : AU pays où se fait la guerre

Entracte

3/ LA MORT

Gabriel FAURE : Quatuor avec piano opus 15. Adagio

Claude DEBUSSY : 5 poèmes de Charles Baudelaire, Recueillement

Henri Duparc : Elégie

Jacques OFFENBACH : la vie parisienne, Je suis veuve d'un colonel

4/ EN PARADIS

Reynaldo HAHN : Quatuor avec piano : Andante

Lili BOULANGER : Elégie

Théodor DUBOIS : En Paradis

Théodore DUBOIS : Quatuor avec piano en la mineur

Andante molto espressivo

Bis 1 : OFFENBACH : La Fille du Tambour major, Que m'importe un titre éclatant ?

Bis 2 : FAURE : Après un rêve…



Patriotisme et guerres lointaines… Henri Duparc évoque la froide dépouille d'un soldat anonyme … tant de soldats morts au nom d'un patriotisme exacerbé, celui du XIXème et du XXème siècles. L'antagonisme primitif France / Allemagne, revivifié encore sur la scène musicale dans le rapport radicalisé à Wagner fait aimer notre époque européenne où les nationalismes durcis ont heureusement été absorbés par la construction européenne. Prétexte à une relecture certes poétique mais surtout comique (Donizetti et Offenbach), la guerre est aussi l'acte ultime qui sacrifie le sang et la jeunesse. Les conflits de 1870 et de 1914 inspirent évidemment les compositeurs chacun bravant le sort, célèbre l'accomplissement du devoir, et le déchirement du départ. Au front, c'est l'angoisse née de l'attente et de l'horreur. Pourtant à peine adoucie par le souvenir de l'aimée, de la famille, du retour espéré… Courageux, le soldat n'en demeure pas moins homme : « mais les larmes qu'on peut verser, quand les têtes sont détournées, on ne les a pas soupçonnées… » Les Larmes de Banjamin Godard.

Et comme si le sujet trop brûlant ne pouvait être immédiatement compris, digéré, accepté, la plupart des auteurs usent du prétexte historique, font surgir une action empruntée au siècle antérieur plutôt que de s'inscrire dans la réalité contemporaine : ainsi Offenbach situe sa Grande Duchesse de Gerolstein au XVIIIè (vers 1720 ou « à peu près »), Henri Duparc dans Au Pays où se fait la guerre, ne peut évoquer les armes et les deuils que dans une distanciation pudique, qui renvoie à la conquête coloniale du … Second Empire ; même Donizetti, pourtant détenteur du truchement comique, élabore dans sa Fille du régiment de 1840, une action qui évoque des

temps guerriers anciens eux aussi, ceux des campagnes de Bonaparte en Italie, Offenbach fait de même en 1879 pour La fille du tambour-major. Dans le programme, les adagios des Quatuors pour piano de Fauré (1887) ou Dubois (1907) éclairent le fond d'une époque tourmentée. Ils font retentir mais allusivement dans les salons intimes, les déflagrations des guerres contemporaines.

Au pays où se fait la guerre. Après Poitiers le 14 décembre 2014, les autres dates de la tournée 2015 : 20 janvier à Aix-en-Provence, 22 janvier à Entraigues-sur-la-Sorgue, 25 janvier à Arles et 5 février à Périgueux.

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977).

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977). Phase 4 stereo ou le son Decca des sixties and seventies… En 1962, Decca lance sa communication sur la technologie d'enregistrement « phase 4 stereo » : en nombre (la console du mixage son dispose à présent de 20 canaux différents, tous tout autant individualisés), les micros multiplient les pistes révélant les détails de l'orchestration, une nouvelle conception de l'espace sonore aussi se précise, qui permet à l'auditeur de (re)découvrir les œuvres avec une richesse d'informations plus fine et plus variée. Avec le nombre des micros pendant la prise, le nombre des musiciens peut aussi s'accroître sans épaississement du son global. D'où la surenchère parfois dans le choix de programmes résolument spectaculaires, c'est à dire sur le plan du marketing, plus prometteurs, donc vendables et juteux (les grandes œuvres symphoniques type 9ème de Beethoven, les thématiques à grands effets – cf. le 41ème cd « bonus », intitulé « Battle stereo »…), les pages au symphonisme flamboyant du style Capriccio espagnol de RImsky, Bolero de Ravel, sans omettre les valses populaires singées Strauss, ou Offenbach… tout cela compose une mémoire musicale qui croisée avec une technologie audacieuse a trouvé ses publics dans les années 1960 et 1970, deux décennies miraculeuses pour l'industrie du disque vinyle…. avant l'avènement du compact dans les années 1990. Dommage qu'avec une telle volonté de renouvellement, les producteurs n'aient pas trouvé alors les interprètes capables de relever les défis de partitions complexes et spectaculaire comme les Gurrelieder de Schönberg, la Symphonie n°8 des Mille de Mahler -, … qu'importe la diversité des oeuvres et des effectifs dont il est question dans cette (première?) compilation, remplit aisément le



contenu du coffret Decca.

Decca phase 4 : le nouveau son des sixties…

A partir de 1964, les tests ayant tous été réalisés, et s'avérant positifs, le classique investit lui aussi la nouvelle technologie « phase 4 » : l'esthétique qui en découle relève d'un pari où les réactions suscitées sont radicalisées. Trop brillante et séduisante, trop riche en effets, – œuvre des ingénieurs du son qui relisent et dénaturent les partitions, plutôt qu'approfondissement de véritables musiciens, chaque lecture technologiquement habile et attractive paraît creuse et artificielle pour les puristes. A chacun de juger… De fait, l'oreille capte des détails infimes, mais peut être déconcertée par une sensation spatiale et sonore totalement nouvelle. Tout cela ne change en rien l'esprit et les caractères propres d'une interprétation : mieux, la technologie plus fine ici dévoile les limites ou les qualités de chaque lecture.

N'écoutez par exemple que le cd 23 : la Symphonie n°1 « Titan » de Gustav Mahler par Erich Leinsdorf à la tête du Royal Philharmonic Orchestra prend un relief régénéré où tous les pupitres sont quasiment traités à égalité, avec une précision et une définition accrues. Un spectre détaillé qui n'existe pas pour l'auditeur/spectateur dans une salle de concert (enregistré en avril 1971) : une démonstration de clarté qui présente toutes les ressources de l'orchestre, ses

facettes combinées, comme un acte de pédagogie instrumentale.

Certainement beaucoup de jeunes et nouveaux mélomanes séduits par l'objet vinylique ont été attirés par une technique d'enregistrement plus flatteuse, mais le clinquant parfois dégoulinant – avec des micros qui exacerbent la portée sonore naturelle des instruments provoquant des distorsions dans le format global peut s'avérer contreproductif… par exemple Lorin Maazel dans Strauss et surtout Tchaïkovsky (Francesca da Rimini cd 22) en rebutera plus d'un… « kitsh », outrageusement pathétique voire aguicheur, le geste de certains, – chefs et orchestre- veulent trop en montrer : plus tapageur et bruyant que vraiment ciselé, suggestif…; au coeur de cette esthétique accessible et séduisante, évidemment la générosité du London festival orchestra and chorus sous la direction de Stanley Black (avec le concours de l'inévitable producteur requis d'office pour de grandes messes orchestrales et populaires : Tony d'Amato…) : le récital « Capriccio ! », comprenant le Boléro de Ravel, les Polovtsiennes de Borodin, et surtout le morceau toujours irrésistible : Capriccio espagnol de Rimsky (couplé avec l'Italien de … Tchaïkovski), dès juin 1964, donc aux origines de l'aventures musicale et technique- ; puis, « Spectacular Dances (Dvorak, Johann Strauss II, Ponchielli : danse des heures de La Gioconda-, Brahms, Falla, Smetana et Berlioz… véritable pot pourri de standards valsés pour orchestre et ici souvent réécrit pour les besoins de la cause (1966, 1969)… sans omettre le lyrisme sucré mais très affiné du Royal Philharmonic orchestra et Eric Rogers dans » The immortal works of Ketelbey » (et ses sifflements d'oiseaux en veux-tu en voilà…), programme symphonique et choral conçu comme un opéra orchestral… riche lui aussi en guimauve sonore (février 1969). Les grandes messes symphoniques ont toujours cours dans les années 1970, relectures des grands ballets romantiques dont Le lac des cygnes et Casse noisette de Piotr Illiytch : en particulier par le Philharmonique de la Radio néerlandaise dirigé par Anatole Fistoulari, avec une fièvre nerveuse jamais éteinte (1972-1973).

Beaucoup plus convaincantes les gravures réalisées sous la houlette d'Antal Dorati : équilibre entre précision de la prise et élégance du chef qui préserve malgré la volonté de démonstration technologique, une parfaite dose de musicalité, comme de goût (certains diront trop classique et lisse, mais la lisibilité s'avère ici une bel argument qui sait profiter des ressources de la technologie) : Symphonie n°9 du Nouveau Monde de Dvorak (1966) ; Pierre et le loup (avec Sean Connery en narrateur) couplé avec The young Person's Guide to the Orchestra de Britten (1966 également) ; Suite de ballet extraite de la Boutique fantasque de Rossini (narrative et humoristique puis féerique dans le nocturne) couplée avec la Suite Rossiniana de Respighi (Londres 1976, cd 10) ; même date (1976) pour Carmina Burana porté par une très bonne distribution (Norma Burrowes, John Shirley-Quirk…).

Il est naturel qu'un autre chef soucieux de pédagogie et d'accessibilité du répertoire au plus grand nombre tel que Leopold Stokowski (et à un âge canonique) se soit engouffré dans la brêche « Phase 4 », avec une énergie souvent bouleversante : jamais en panne d'inspiration, le chef hyperactif qui aimait transposer voire réécrire, a enregistré selon cette technologie, proposant aux ingénieurs Decca, des programmes de son cru : on relève ainsi réalisés dès 1964 Sheherazade et le Capriccio espagnol de Rimsky, puis en 1966 : la 5ème de Tchaikovski et le Concerto pour violon de Glazounov ; l'éblouissant programme wagnérien composé à partir de fragments du Ring (Chevauchée des Walkyries, murmures de la forêt ; entrée au Walhalla ; voyage de Siegfried sur le Rhin ; Mort de Siegfried)… l'engagement du chef est total : il y exprime un hommage – véritable acte de ferveur caractérisé pour le génie dramatique de Wagner, par le seul chant finement détaillé de l'orchestre seul ; une étonnante et très articulée autant que passionnée Symphonie n°9 de Beethoven, porté par un indiscutable souffle dramatique – du très grand Stokowski de septembre 1967 (solistes Heather harper, Helen Watts, Donald McIntyre…)- ; les Tableaux d'une exposition de Moussorgski

dans la transcription du chef, complétée par sa propre synthèse symphonique d'après Boris Godounov… Même sens du scintillement instrumental pour le programme français comprenant la Fantastique de Berlioz de 1968 et la Suite n°2 de Daphnis et Chloé de Ravel (1970)…

Distinguons aussi les deux volumes dirigés par l'agile et subtil Charles Munch : le ballet intégral de La Gaieté parisienne de 1965 (dont la facétie détaillée n'a rien à envier aux plus fins standards de Johann Strauss II… série de perles enjouées que termine la Barcarolle des Contes d'Hoffmann), couplé avec Pins et Fontaines de Rome de Respighi (1967) ; même inventivité fiévreuse pour les Suites de Carmen et de l'Arlésienne de janvier 1967.

Dans une prise de son plus globale où perce moins le détail de chaque instrument (voir avant Maazel ou Stokowski), les Valses straussiennes (Beau Danube Bleu, Voix de printemps) par le Boston Pops orchestra sous la directon d'Arthur Fiedler en 1975 s'avère un excellent compromis entre la prise très aérée et la tenue « haute couture et frou frou » de l'orchestre et du chef (cd14).

Autre perle, le legs du compositeur pour Hitchcock entre autres, Bernard Hermann auquel Decca dédie 2 cd : Music from the great Hitchcock movie thrillers (Psycho, Marnie, Vertigo… 1968) ; puis » The fantasy film World of Bernard Herrmann (Voyage au centre de la terre, le 7è voyage de Sindbad, Fahrenheit 451… 1973).

Et ce n'est pas tout : le mélomane curieux et ouvert prendra plaisir à redécouvrir des artistes alors plébiscités par les ingénieurs et les producteurs Decca : le guitariste Paco Peña (Flamenco pur « live »,août 1971); la pianiste pure icône des seventies, Ilana Vered (Yellow River Concerto et n°21 de Mozart, 1974)… Même un rien tapageur voire démonstratif, la plupart des programmes, actes pédagogiques actifs, ont séduit des générations de nouveaux mélomanes. Les contributions des

chefs Dorati, Munch, Stokowski rehaussent encore la valeur hautement musicale et esthétique de ce coffret de 40 cd, idéal pour les fêtes (et pour tester aussi les performances en précision et définition du spectre sonore, de vos appareils hifi…).

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977). La boîte contient aussi un livret important comportant le témoignage des ingénieurs du son, des producteurs Decca, des anecdotes variées sur les sessions d’enregistrements et sur les chefs et artistes qui y ont participé (124 pages, en anglais uniquement).

MUSICORA 2015. Ibrahim Maalouf, parrain du salon Musicora 2015, entretien vidéo



Pour Musicora 2015 (26ème édition, Grande Halle de la Villette **les 6,7 et 8 février 2015**), le trompettiste et compositeur **Ibrahim Maalouf** est un parrain engagé et actif qui propose entre autres, fidèle à sa conception ouverte et décomplexée de la musique, une session d'improvisation géante, ouverte à tous, quelque soit son niveau musical, le 8 février 2015 sous la Grande Halle de la Villette à 15h. **Entretien avec CLASSIQUENEWS.COM en 4 questions** : *pourquoi avoir accepté d'être parrain de Musicora 2015 ? De quel événement s'agit-il ? Qui peut y participer et comment ? Quel regard sur le classique souhaitez vous partager à l'occasion de Musicora ?* © CLASSIQUENEWS.COM.

Toutes les infos, modalités d'accès, horaires, liste des exposants, thématiques, ateliers, rencontres, concerts sur le site **www.musicora.com**

Publications, mensuels. Opéra

magazine n°101. Décembre 2014 : Nathalie Stutzmann

Opéra magazine n°101. Décembre 2014. En couverture : Nathalie Stutzmann. En couverture, grand entretien : Nathalie Stutzmann… « Toujours oser », telle est sa devise. Son nouveau disque, *Heroes from the Shadows*, où elle chante et dirige à la fois, vient de sortir chez Erato. Se partageant désormais entre ses activités de cantatrice et de chef, la contralto française sera, à partir du 12 décembre, au pupitre de son ensemble Orfeo 55 pour *Le Messie* de Haendel, à Metz, Paris et Toulouse. L'occasion de faire le point sur bientôt trente années d'une carrière aussi trépidante qu'atypique, en levant le voile sur de passionnants projets. Rencontres : **Karina Gauvin** : À partir du 10 décembre, la soprano canadienne est en vedette d'une nouvelle production de *La clemenza di Tito* au TCE, où elle reviendra, le 24 janvier, pour *Niobe, regina di Tebe* de Steffani, en version de concert. Événement : Un *Don Giovanni* très attendu à Bruxelles. Jusqu'au 30 décembre (et le 18 en direct sur Mezzo et Mezzo Live HD), la Monnaie accueille une nouvelle production du chef-d'œuvre de Mozart, signée Krzysztof Warlikowski. Le metteur en scène polonais, qui a déjà proposé à Bruxelles d'inoubliables lectures de *Médée*, *Macbeth, Lulu*, peut à nouveau compter sur une exceptionnelle équipe de chanteurs-acteurs, emmenée par le Don Giovanni de Jean-Sébastien Bou et la Donna Anna de Barbara Hannigan, sous la direction musicale de Ludovic Morlot. Opéra Magazine a eu l'opportunité de suivre plusieurs répétitions… Reportage en forme de « making of ». Anniversaire : Cornélie Falcon… Le bicentenaire de sa naissance, le 28 janvier 1814, est passé un peu inaperçu. La créatrice de Rachel dans La Juive, puis de Valentine dans Les Huguenots, disparue en 1897, a pourtant joué un rôle déterminant dans l'histoire de l'opéra, au point de donner son nom à une catégorie vocale encore usitée

aujourd’hui, à mi-chemin entre soprano et mezzo.

Cadeaux

Noël, réveillon, jour de l’An : autant de dates synonymes de fêtes… et de cadeaux ! Opéra Magazine a choisi pour vous les plus beaux.

Comptes rendus

Les scènes, concerts, récitals et concours.

Guide pratique

La sélection CD, DVD, livres et l’agenda international des spectacles.

Opéra magazine n°101. Décembre 2014 : Nathalie Stutzmann. Sortie : mercredi 3 décembre 2014. 100 Pages. 7,50 euros.

Nouvelle Chauve Souris de J. Strauss II à l'Opéra-Comique



Paris, Opéra-Comique. La Chauve Souris : 21 décembre > 1er janvier 2015. Johann Strauss fils, roi de la valse à Vienne, est aussi un génie de l'opérette. Pour preuve le raffinement délirant jamais démenti de son joyau lyrique, **La Chauve Souris…** Elle avance masquée, reste insaisissable et symbolise la folie raffinée d'une nuit d'effervescence absolue offrant aux chanteurs des rôles déjantés travestis, à l'orchestre grâce à l'inspiration superlative de Johann Strauss fils, une texture instrumentale ciselée, qui incarne depuis la création de l'oeuvre en 1874, le sommet de la culture viennoise associant valses envoûtantes hypnotiques et dramaturgie cocasse, drolatique, délirante. Ainsi à l'époque où Paris découvre les impressionnistes (exposition au salon de 1874), Vienne s'abandonne dans l'ivresse d'une musique

flamboyante et d’un théâtre déjanté qui peut aussi se comprendre comme le miroir de sa propose vanité, comme une satire mordante autant qu’élégante de la société puritaine, hypocrite, hiérarchisée. C’est l’époque de l’empire vacillant celui qui après le choc de 1870 qui voit émerger la Prusse conquérante, va bientôt être entraîné avec la fin de la première guerre en 1918.
Les choeurs virtuoses, la magie mélodique et le raffinement de l’orchestration qui synthétise le meilleur Strauss, sans omettre la délicatesse de l’intrigue qui revisite les standards des comédies de boulevards mais sur un mode léger et infiniment subtil comme les grands airs isolés (celui de la comtesse hongroise chantant dans Heimat un grand solo nostalgique d’une irrésistible sensibilité pendant la fête chez Orlofski au II)…. sont autant de qualités complémentaires d’un spectacle d’une profondeur poétique rare et d’une expressivité palpitante pour peu que le chef et les chanteurs réunis dont la fameuse invitée surprise (gala dans l’opéra) aient à coeur d’en ciseler toutes les facettes, hors de la caricature.



Fortement pénétré par l’esprit de la fin comme déjà conscient de la chute des valeurs impériales, l’ouvrage enchante autant par ses formidables audaces dramatiques que le raffinement d’une partition parmi les plus bouleversantes qui soient. Sous le masque de la comédie et de la farce, le ton est bien celui d’une parodie de la vie sociale où en une nuit de travestissement et d’ivresse, les véritables sentiments se révèlent. Les masques, les identités croisées, usurpées symbolisent la crise et le délitement d’une société malade. Rares les mise en scène capables de jouer sur les deux tableaux: la sincérité, l’élégance mais aussi la verve et l’intelligence parodique. Qu’en sera-t-il à l’Opéra-Comique où la production annoncée sera chantée en français sous la direction de Marc Minkowski ? On sait la facilité du chef pour grossir le trait voire épaissir la caricature… l’élégance comme la subtilité straussiennes survivront-elles à cette

adaptation gauloise ? **Réponse à partir du 21 décembre 2014 sur la scène de** l'Opéra Comique, salle Favart à Paris.

Johann Strauss II
Die fledermaus, La Chauve Souris
Opérette viennoise en 3 actes, livret de Richard Genée
Création à Vienne, Theater an der Wien, le 5 avril 1874

Direction musicale, Marc Minkowski
Mise en scène, Ivan Alexandre

Avec Stéphane Degout, Chiara Skerath, Sabine Devieilhe, Frédéric Antoun, Florian Sempey, Franck Leguérinel, Kangmin Justin Kim, Christophe Mortagne, Jodie Devos, Atmen Kelif, Delphine Beaulieu

Orchestre et chœur, Musiciens du Louvre Grenoble

Réservez vos places sur le site de l'Opéra-Comique, Paris
Offre spéciale pour la journée du 25 décembre 2014 : fêtez Noël en assistant à la Chauve Souris de Johann Strauss, version française

Opéra, annonce. Siroe de Hasse à l'Opéra royal de Versailles



Versailles, les 26,28 30 novembre 2014. Max Emanuel Cencic chante Siroé de Hasse sur la scène et au disque (novembre 2014). Fervent interprète des passions baroques, le contre ténor Max emanuel Cencic offre en première française, la recréation de l'opéra seria Siroe d'un contemporain de Haendel et de Rameau, Hasse… Au moment où Rameau révolutionne de façon scandaleuse la tragédie lyrique française avec son premier opéra : Hippolyte et Aricie (1733), soulignant la spécificité gauloise quand toute l'Europe s'entiche pour l'opéra italien en particulier napolitain, le génial Saxon Hasse assure justement l'essor irrépressible du seria napolitain avec son Siroe que révèle aujourd'hui le contre ténor aux graves agiles, **Max Emanuel Cencic**. Le disque paraît début novembre chez Decca et le chanteur met en scène les représentations de novembre 2014 à l'opéra royal de Versailles. **En LIRE +**





L'histoire de Siroé associe un contexte historique et des intrigues amoureuses croisées: en 628, le belliqueux Roi des Perses Cosroé (Chosroès II), en guerre depuis des années, avec l'Empereur Chrétien Héraclius et lui ayant pris l'Egypte, la Syrie et la Palestine, décide de ne pas donner sa succession à son fils aîné Siroé. Celui-ci se révolte devant cette injustice et fait assassiner son père. Siroé devient Roi des Perses en 628. Il écrit aussitôt à Héraclius pour signer la paix, permettant à l'Asie Centrale de vivre une période de splendeur et de sérénité. Tout en brossant le portrait d'un prince éclairé et vrtueux, Hasse exploite l'opposition des chrétiens et des perses, exacerbe les rivalités et multiplie les situations conflictuelles, les confrontations tendues et passionnées qu'il traite toujours en privilégiant la virtuosité de ses solistes. C'est aussi une claire illustration selon les principes pronés par Métastase, de la figure du prince providentiel, tout d'abord victime puis peu à peu puissant mais lumineux, c'est à dire civilisateur et pacifique. L'incarnation renouvelée d'un nouvel Alexandre.

Agenda

Versailles, Opéra royal

Les 26, 28 novembre 2014, 20h

Le 30 novembre, 15h

avec

Max Emanuel Cencic, Siroé

Julia Lezhneva, Laodice

Mary-Ellen Nesi, Medarse

Juan Sancho, Cosroe

Laureen Snouffer, Arasse

Dilyara Idrisova, Emira

Armonia Atenea

George Petrou, direction

Max Emanuel Cencic, mise en scène
Durée : 3h30 entracte inclus Tarif : de 35 à 140 €

CD
Hasse : Siroe, Max Emanuel Cencic. Double cd Decca, réf. 478 6768 : parution le 3 novembre 2014